61e ANNEE (7e SÉRIE) N° 27 5 JUILLET 1951

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER Protonotaire apostolique *ad instar participantium* Directeur	Mgr F.-M. CATHERINET Prélat de la Maison de Sa Sainteté Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'âge administratif. — II. L'esprit de Paris. — III. L'Académie pontificale ecclésiastique. — IV. La femme dans le christianisme et en régime communiste — V. Enquête sur la jeunesse. — VI. Actualité de Tocqueville. — VII. L'Allemagne en face de la Russie. — VIII. Pureté doctrinale. — IX. A Fatima, en 1951. — X. L'histoire du catholicisme social au XIXe siècle. — XI. Une thèse de Doctorat sur l'histoire des verbes signifiant *parler* et *dire* en latin.

I

M. André Siegfried, de l'Académie française, a pris pour titre, dans *La Revue des deux mondes* du 1er mai, *L'âge administratif.* Il estime, en effet, que nous assistons, en ce moment même à une véritable révolution dans la contexture de la société.

« Cette transformation, dit-il, est loin d'avoir produit tous ses effets, elle se poursuit au contraire selon un rythme sans cesse accru, au point qu'on peut se demander ce que sera devenue l'humanité après cinq cents ans, après mille ans d'implacable mécanisation. Dès maintenant, les conditions de la production ont évolué de telle façon que l'entreprise change de caractère, et avec elle la psychologie de ceux qui la servent. »

Jetant donc un coup d'œil de haut sur la suite des siècles, l'auteur distingue trois âges principaux, dans l'organisation de la production.

Le premier âge va des origines — c'est-à-dire du *néolithique* — à la révolution industrielle du XVIIIe siècle. L'*homo faber* — variété de l'*homo sapiens* — est déjà partout au travail. Il a inventé l'outil, qui prolonge ses membres, il pratique d'une part l'agriculture, d'autre part l'artisanat.

L'agriculteur nourrit l'artisan, mais l'artisan fournit à l'agriculteur les instruments de son travail. C'est la civilisation de village, laquelle survit encore actuellement dans les trois quarts de l'humanité et même en nos pays d'occident. La production est limitée aux forces de l'homme, des animaux domestiques et des forces naturelles captées çà et là, les vents et les torrents. Cette méthode a accompli des merveilles, car elle a toujours uni l'art à l'utilité. Les cathédrales en sont l'une des plus belles réalisations !

Mais depuis l'avènement de la machine, que l'on peut symboliquement fixer à la machine à vapeur de Watt en 1763, un nouvel âge a commencé. Les énergies de la nature, mises de plus en plus au service de l'homme — vapeur, électricité, explosion des gaz, en attendant l'énergie atomique — ont étendu le pouvoir de production dans des proportions immenses. L'artisan est remplacé par l'ouvrier d'usine. Mais un être nouveau apparaît : l'ingénieur, qui applique incessamment les découvertes du savant. Tout découle du laboratoire d'abord, puis de l'usine. La mécanisation entre en jeu et engendre la production de masse, qui exige la standardisation. Mais ces effets ne se renferment pas dans l'enceinte des manufactures. Ils s'introduisent dans tous les domaines de la vie, dans l'industrie, l'agriculture, le commerce, la médecine, la propagande journalistique, l'enseignement et surtout dans la politique.

« La méthode diagnostique de certaines cliniques américaines ressemble, à s'y méprendre, à une chaîne d'assemblage, transposée de l'usine Ford. »

Mais M. Siegfried croit s'apercevoir que le monde entre maintenant dans un troisième âge de la production, qui n'est peut-être qu'une simple section du deuxième, et « que je proposerai, dit notre auteur, d'appeler l'âge administratif ».

Nous en sommes arrivés au point où, dans l'usine vraiment équipée à la moderne, le machinisme a libéré l'ouvrier de tout effort physique excessif ou même simplement pénible. C'est la machine qui fait le travail, sur toute la ligne. L'ouvrier est simplement chargé de surveiller et de compléter le travail de l'esclave d'acier qui le remplace.

« Aux Etats-Unis, dans la visite des ateliers les plus perfectionnés, on voit de moins en moins de travailleurs. »

Mais, attention ! A la place de l'ouvrier, se multiplie une autre sorte de personnel. *L'industrie devient de plus en plus administrative.* Le nombre des ouvriers proprement dits est en baisse, et c'est un paradoxe que son influence politique augmente juste au moment où son influence économique diminuerait... Ce qui s'accroît, c'est le nombre des administrateurs, comptables, employés de toute nature.

Aux Etats-Unis, alors que la population a passé de 38,5 millions d'habitants au 1er janvier 1870, à 150 millions environ en 1950, soit près du quadruple, l'agriculture n'a augmenté que de deux millions (6,5 à 8,5 millions). L'industrie au contraire avait plus que quadruplé, en passant de moins de 3 à près de 15 millions en 1930, date depuis laquelle elle ne cesse de baisser (13.642.000 en 1940). Quant à l'administration, qui avait moins de 3 millions d'effectifs en 1870, elle dépasse aujourd'hui 24 millions, soit huit fois plus.

« La philosophie de ces statistiques, c'est que la fabrication proprement dite, en se perfectionnant, se simplifie en même temps qu'elle se dissocie : elle se

trouve en quelque sorte laminée entre le bureau d'études, qui prépare les plans, et le contrôle, devenu un élément essentiel de sa perfection. »

Des trois stades de la production : préparation, exécution et contrôle, c'est le second qui tend à être une simple application automatique. Si la machine fait encore des progrès, le robot remplacera de plus en plus l'ouvrier, il tendra à remplacer de même le comptable ; le personnel de préparation, de présentation de la marchandise, de diplomatie commerciale ne cessera de s'accroître. L'ingénieur aura de moins en moins à se comporter en technicien et de plus en plus en administrateur. C'est justement ce qu'a prédit Robert Burnham, en parlant de « l'ère des organisateurs ».

« Combien ne connaissons-nous pas de polytechniciens qui, parvenus aux plus hauts emplois, ne font plus de savants calculs mathématiques, mais gèrent d'importants portefeuilles, administrent de grandes affaires, négocient avec les syndicats ou l'Etat ! »

Ce qui importe plus que la technique de fabrication aujourd'hui, dans une affaire, c'est l'achat des matières premières, le financement de la trésorerie, la résistance au fisc, la recherche des marchés, ce sont aussi les rapports humains pour le maniement du personnel ou les relations avec le gouvernement.

Le R. P. Ducatillon, en nous parlant, récemment, avec une magnifique compétence, des dangers de la technique, par rapport à la dignité de la personne humaine, aurait pu ajouter que cette évolution de l'industrie, par l'entrée dans l'ère administrative, donne naissance à une activité qui relève plus de la diplomatie, donc de la psychologie, que de la mécanique abrutissante et broyante, que l'on pouvait redouter jusqu'ici.

« Plus encore qu'à sa technique hors de pair, c'est à son génie administratif que la race blanche doit vraiment sa suprématie. »

Le génie de l'administration nous vient de Rome. Avec le génie religieux et le génie artistique, il est l'un des traits de notre civilisation occidentale. Et c'est toujours le même trio : Jérusalem, Athènes et Rome, qui nous apparaît à l'origine de notre essor !

En dehors de la production, les traits de l'âge administratif se retrouvent en politique. L'Etat devient, par les nationalisations, de plus en plus, une puissance administrative. L'armée est une organisation tellement complexe que le génie administratif, tel que déjà Napoléon, ce précurseur prodigieux, le pratiquait, y devient indispensable plus que le maniement direct des armes et des soldats. Jadis le général fut un entraîneur : Murat à la tête de ses cavaliers ! Maintenant, il est un calculateur, Moltke, Joffre, Foch, Eisenhower, organisant, loin du champ de leur vision immédiate, des mouvements immenses. Il en est de même dans la pratique du gouvernement. Jadis, on gouvernait par droit de naissance, ou par droit d'élection obtenue surtout au moyen de l'éloquence, maintenant, nous avons besoin de statisticiens, d'organisateurs, d'administrateurs, habiles et probes. L'Etat doit veiller à tout, faire face à tous les besoins. Le danger qui nous menace, c'est *la sclérose bureaucratique*. Il faudra une continuelle croissance de l'imagination, chez les gouvernants, pour perfectionner les méthodes, résoudre les problèmes nouveaux et anciens, parer aux inconnues de la diplomatie. Et il s'agira, comme l'a très bien vu le R. P. Ducatillon, de préserver la personne humaine. C'est aussi la conclusion de M. Siegfried :

« Le problème consiste, dit-il, plutôt, ayant accepté les conditions de notre époque, à chercher comment, dans un régime administratif hypertrophié, l'individu peut cependant être défendu, non pas contre l'organisation, qui est une bonne chose, mais contre la sclérose inhérente à toute super-organisation. »

II

Depuis le 1er janvier, *La Revue des deux mondes* publie des articles sur le *Deuxième Millénaire de Paris*. Nous en avons déjà cité quelques-uns. Ce sera pour nous un instant de détente agréable — je l'espère du moins — que de lire, dans le n° du 15 mai, les pages intitulées *L'Esprit de Paris* par Marcel Achard.

« Il y a deux mille ans, écrit-il audacieusement, que Paris est spirituel. Deux mille ans que les Parisiens sont les plus spirituels enfants du peuple le plus spirituel de la terre. »

Tout le monde sait ce qu'on entend par ces mots : avoir de l'esprit ; cela veut dire : avoir de la réplique, de l'à-propos, des trouvailles de « bons mots », c'est-à-dire de mots drôles, inattendus, piquants ou mordants, et qui font balle.

« Nos amateurs, écrit Marcel Achard, ont excellé dans tous les genres : épigrammes, calembours, reparties, jeux de mots, satires, épîtres, gaillardises, madrigaux, acrostiques, persiflages, badinages, saillies, facéties, brocards et bouffonneries. »

Passons rapidement sur l'esprit gaulois. Michelet assure que nos aïeux étaient « d'une jovialité féroce ». Ce n'était donc pas de l'esprit de très bonne qualité. Les « gauloiseries » étaient surtout faites d'allusions peu voilées — trop peu — à l'inconnu féminin. « Il fallut, dit Achard, des voiles de plus en plus nombreux et de plus en plus opaques, pour que la robuste plaisanterie de Vercingétorix devînt la polissonnerie savante de Sophie Arnould ou de Madeleine Brohan. »

Il est certain, toutefois, que tous nos « hommes d'esprit », Villon, Ronsard, Rabelais, Marot, La Fontaine, et autres, ont puisé à pleines mains dans le fonds gaulois traditionnel. Toutes les grosses « blagues », toutes les « gaillardises », les facéties et les calembours, prennent leur source dans l'esprit gaulois, transmis souvent par les « corps de garde » et le plus ordinairement en dehors des lois élémentaires de la pudeur. Les surprises du mariage, les démêlés avec la belle-mère, et bien d'autres choses de ce genre forment une sorte de folklore inépuisable et passablement monotone, mais qui soulève encore, après deux mille ans, les gros rires des assemblées de famille ou des banquets populaires. On a des raisons de croire que la Gaule romaine fut moins « spirituelle » que la Gaule indépendante, que les Francs, Burgondes et Wisigoths furent plutôt les victimes que les agents des plaisanteries du temps. Un Sidoine Apollinaire nous en est témoin !

Le seul *gag* connu des Francs est celui du vase de Soissons, et s'il fut péremptoire, on ne peut dire qu'il fut très spirituel...

« Les blagues des leudes ne valaient pas celles des druides. La culotte du roi Dagobert n'est pas une gauloiserie, mais une franquerie. »

Vint ensuite le Moyen Age. Michelet assure que l'on n'y voit que trois gaîtés : « la potence, la bastonnade et le cocu ». Qu'il soit permis de dire que de telles gaîtés n'étaient pas très gaies.

Exemple : « Certain bourreau conduisant au gibet un pauvre diable, lui dit : « Je ferai certainement de mon mieux, mais je dois pourtant vous prévenir que je n'ai jamais pendu personne. — Ma foi, répondit le patient, je n'ai jamais été pendu non plus. Nous y mettrons chacun du nôtre et nous nous en tirerons comme nous pourrons. »

C'est bien un peu macabre, mais il y a une note d'héroïsme dans la goguenardise.

Michelet — encore lui — a écrit : « Trois cents ans de plaisanterie sur le pape, les mœurs des moines, la gouvernante du curé, c'est de quoi lasser à la fin ». Le xv^e^ siècle est plutôt celui de la *Danse macabre* que celui de la franche gaîté. Ce n'est guère qu'avec Rabelais et Montaigne que la gauloiserie reprend son empire. Mais c'est seulement à la fin du xvi^e^ siècle que le Parisien trouve sa forme définitive dans le ligueur. Le ligueur est frondeur avant la Fronde ; il a le goût des barricades, du vin de Suresnes et du bon mot. Il prend pour cible Henri IV, avant et même après sa conversion, puis Concini, Mazarin, Louis XIV, etc. Si Henri IV n'entend pas assez les doléances du peuple, on dira de lui qu'il a « du cotton dans les oreilles », allusion au P. Cotton, confesseur du roi. On lance sur Louis XIV ce mot : « Le bon roi Louis XIV n'a pas besoin de manchons d'hiver, parce qu'il a toujours les mains dans nos poches. » Lorsque meurt la mère du Régent, on susurre : « Ci-gît l'oisiveté ? — Pourquoi ? — Parce qu'elle est la mère de tous les vices. » On dira du cardinal de Rohan, qu'il n'était pas « franc du collier ». Sous Richelieu, Bertrand de Chaux risque se mot : « Si le roi eût été en faveur, j'étais cardinal ! »

Le siècle de l'esprit fut le xviii^e^ siècle. C'est le siècle de Voltaire, de Chamfort, de Rivarol, de Marivaux, de Diderot, de Beaumarchais. C'est aussi le siècle de Piron, qui dame parfois le pion à Voltaire en personne.

« Un jour que Piron était à sa fenêtre, lisons-nous dans les *Mémoires de Bachaumont*, il aperçoit Voltaire qui entre chez lui. Il se dispose à le recevoir. Cependant on ne sonne pas ; seulement on crayonne sur la porte et l'on se retire. Piron, impatient, ouvre la porte. Que voit-il ? Ces mots : Jean-f... écrits très lisiblement et en toutes lettres. Il les efface et rentre chez lui. A quelques jours de là, Piron fait toilette et se rend en cérémonie chez Voltaire, qui ne peut s'empêcher de témoigner sa surprise. « Monsieur, dit Piron, il n'y a rien de surprenant à tout ceci. J'ai vu ces jours derniers votre nom sur ma porte et je m'empresse de vous rendre la visite que vous m'avez faite. »

En ce temps-là, l'esprit était l'affaire la plus importante. On raconte que deux dames, ayant versé en carrosse, on les retrouva dans le fossé finissant l'histoire commencée et riant aux larmes de ce qu'elles se racontaient. Les *Mémoires de Bauchaumont* sont pleins des traits d'esprit qui couraient de salon en salon. On assure qu'un prélat, ayant à prêcher au mariage de M. d'Aubigné, âgé de 78 ans et qui épousait une jeune fille de 17, prit comme texte : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! »

Jusqu'en face de la mort, l'esprit trouvait moyen de s'exercer. On sait le mot de Maury, qu'on veut mettre à la lanterne : « Y verrez-vous plus clair ? » Mais voici qui est moins connu. Un certain Martainville étant condamné à mort, le président, par ironie, l'appelle *de* Martainville. « Citoyen, s'écrie celui-ci, tu es en place pour me raccourcir et non pour me rallonger !... » Un blagueur alors s'écrie dans l'auditoire : « Qu'on l'élargisse ! » et, en effet, Martainville est rendu à la liberté.

Talleyrand lança des mots qui restèrent durant un demi-siècle. Mais Carnot dira finement de lui : « Il ne méprise autant les hommes que parce qu'il s'est beaucoup étudié ! »

Le xix^e^ siècle continue la tradition du xviii^e^. C'est ce qu'on appelle « le boulevard » qui a le monopole de l'esprit, à moins que ce ne soit la midinette ou le titi parisien. On cite surtout des mots foudroyants, comme celui de Catulle Mendès : « Ce qu'il y a d'admirable dans le bonheur des autres, c'est qu'on y croit ! » ou encore la boutade désespérée de Villiers de l'Isle-Adam : « Ah ! on s'en souviendra de cette planète ! » On a retenu encore ce trait de Barbey d'Aurevilly : « Après les blessures, ce que les femmes font le mieux, c'est la charpie. » Cependant, Jules Renard se plaignait, en 1898, dans son *Journal*, d'une baisse de l'esprit :

« Aujourd'hui, notait-il, on ne sait plus parler, parce qu'on ne sait plus écouter. Rien ne sert de parler bien, il faut parler vite. On peut dire n'importe quoi, n'importe comment ; c'est toujours coupé. La conversation, c'est un peu le sécateur où chacun taille la voix de son voisin aussitôt qu'elle pousse. »

Je ne sais qui a dit : « Il faut rire avant d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ri ! » Et c'est la conclusion aussi à laquelle aboutit Marcel Achard, dans ces lignes :

« L'esprit c'est l'élixir de longue vie et l'antidote par excellence. C'est peut-être ce qui faisait dire à une jeune amie de M^me^ de Staël : « Paris est le lieu du monde où l'on peut le plus se passer de bonheur ! »

III

Sous le titre : *La Diplomatie pontificale et l'Académie pontificale ecclésiastique*, le R. P. A. Martini, étudie, dans *La Civiltà cattolica* du 19 mai, l'évolution de ce qu'on appelait, au temps lointain de notre jeunesse : l'Académie des Nobles. On a célébré récemment le 250^e^ anniversaire de la fondation de cet établissement.

Lorsque, en 1701, l'abbé Pietro Garagni, encouragé chaudement par Sébastien Valfré, réunit ses sept premiers compagnons au Palazzo Taverna, sur le Monte Giordano, rione del Ponte, et donna à sa modeste communauté le nom d' « Académie des Nobles ecclésiastiques », il ne songeait sûrement pas à créer une école pour la formation des diplomates pontificaux. Son plan était de grouper des jeunes prêtres appartenant à la noblesse, pour les établir dans un milieu digne et grave et leur faciliter la poursuite de leurs études et la pratique des vertus de leur état. Mais du coup, il offrait aux débutants de la Curie pontificale un précieux asile.

Aussi son projet plut-il beaucoup au pape régnant, qui était Clément XI, l'auteur de la fameuse Bulle *Unigenitus.*

Le pape vit très bien que la nouvelle organisation serait un moyen de fournir aux diverses Congrégations de l'Eglise des membres distingués et instruits. La communauté ne comportait ni vœux de religion, ni liens d'aucune sorte, ce qui permettait aux prêtres séculiers de s'y engager. Clément XI se fit donc le protecteur de l'Académie et la transporta, dès 1703, au palazzo Gottifredi, près du Palais de Venise, en pleine Rome, et lui concéda une dotation annuelle de 500 écus romains. Il confia la direction de la maison aux Messieurs de la Mission (*Signori della Missione*), puis, ayant acheté le Palais Severoli, près du Panthéon, il fit commencer, en 1715, les travaux nécessaires pour assurer à l'établissement un cadre digne de son importance croissante. Au bout de 20 ans, on constata qu'il y avait passé environ 150 élèves. Parmi eux se trouvait une jeune vénitien, nommé Carlo Rezzonico, qui devait être pape, sous le nom de Clément XIII. On signale, parmi ses condisciples, le futur cardinal secrétaire d'Etat Torrigiani, les futurs cardinaux Francesco Landi et Giovanni Stoppani.

Pourtant, une crise éclata dans la vie de la communauté, en 1734, par suite de la détresse financière et de l'abandon de la direction par les Messieurs de la Mission. On fit de vaines tentatives pour la relever. Clément XIII, ancien élève, devenu pape, voulant reprendre l'œuvre sur des bases nouvelles, suspendit l'établissement en 1764. La fermeture dura jusqu'en 1775. Pie VI, inspiré sans doute par six de ses cardinaux, anciens élèves de la maison, la releva en 1775. Il lui donna pour protecteur le cardinal Carraciolo, pour président le P. Paolo Antonio Paoli, de la Congrégation de la Mère de Dieu, et pour revenus les biens de la Congrégation dissoute des Chanoines réguliers de S. Antoine. Les études furent réorganisées et divisées en trois secteurs : théologie, droit, histoire ecclésiastique. Cette dernière branche était confiée à un écrivain connu, fécond et d'une immense érudition, François-Antoine Zaccaria, ancien jésuite. — On sait que la Compagnie, alors, venait d'être supprimée par Clément XIV. — La réouverture de la maison fut très brillante. On verrait sortir de la déjà célèbre Académie, des élèves illustres : Ercole Consalvi, Bartolomeo Pacca, et un futur pape, Annibale della Genga (Léon XII).

La Révolution française provoqua la fermeture de l'Académie, de 1795 à 1803. Ce fut Pie VII qui la rouvrit, à cette dernière date. Pie IX fut cependant le premier à concevoir de grands desseins à son sujet. Après la tourmente de 1848, il rouvrit l'Académie en 1850. en lui donnant pour but précis, la formation de hauts fonctionnaires de l'Etat pontifical. On peut bien dire que sous ce rapport et une fois de plus, l'Eglise a précédé la plupart des grands Etats, alors qu'on l'accusait d'être en retard sur eux. Quel est en effet l'Etat moderne qui possède une maison et organise des cours spéciaux pour sa bureaucratie ? La durée des cours à l'Académie fut fixée à trois ans et les candidats, pour y entrer, durent faire valoir des diplômes de théologie et de droit. A partir de ce temps, l'union devint de plus en plus étroite entre l'Académie et la Secrétairerie d'Etat, c'est-à-dire la diplomatie pontificale.

Quand l'Etat pontifical eut disparu, en 1870, l'école fut jugée encore plus utile. Léon XIII, qui en était ancien élève, éleva le niveau des études et, sur la proposition du président de l'Académie, qui était alors Mgr Merry del Val, il fixa à deux ans le cours de diplomatie en le sanctionnant par des examens et des diplômes spéciaux. On sait qu'à son accession au trône pontifical, Pie X — que nous appelons désormais le Bienheureux Pie X — demanda à Mgr Merry del Val, qui avait été secrétaire du Conclave où il fut élu, de rester à ses côtés et de prendre, en qualité de Secrétaire d'Etat, la direction de la diplomatie pontificale. Ce fait ne manqua pas de conférer à l'Académie des Nobles un prestige supplémentaire.

Mgr Giacomo della Chiesa, qui allait être pape, sous le nom de Benoît XV, fut élève de la maison, puis professeur de style diplomatique. Mgr Eugenio Pacelli, aujourd'hui glorieusement régnant, sous le nom de Pie XII, y enseigna la diplomatie ecclésiastique de 1900 à 1914. Une telle succession d'anciens dans les plus hauts honneurs de l'Eglise acheva d'attacher l'Académie au Saint-Siège de la manière la plus étroite. Pie XI décréta qu'à perpétuité le cardinal Secrétaire d'Etat serait le protecteur de l'établissement. Pie XII, en 1944-1945, fixa le nouvel ordre du cours de deux ans, en y ajoutant un cours de pratique bureaucratique, dans la 1^re^ et 2^e^ section de la Secrétairerie d'Etat.

Deux particularités sont à signaler dans les 80 dernières années. Léon XIII et le cardinal Rampolla, le cardinal Merry del Val, Benoît XV, Pie XII et le cardinal Maglione ont tous pris part à l'activité de l'Académie. C'est une preuve de la continuité dans les principes et les méthodes de la diplomatie pontificale, d'une part, et c'est aussi une réplique à l'opposition souvent mais vainement établie entre les deux binômes : Léon XIII-Rampolla, et Pie X-Merry del Val. L'activité et l'inspiration des uns comme des autres fut constamment d'ordre religieux et spirituel, en dépit des différences évidentes de tempérament et d'éducation. Faire de Pie X un « paysan » sur le trône pontifical, est une assez grossière image d'Epinal.

Le second fait à noter est le changement d'appellation de l'Ecole. On la nommait, au cours des siècles antérieurs, *Académie des Nobles*, mais elle fut désignée ensuite sous le titre de *Noble Académie ecclésiastique*. Depuis longtemps, elle n'était plus réservée aux seuls ecclésiastiques appartenant à la noblesse. Enfin, Pie XII, en 1939, lui a donné le nom actuel d'*Académie pontificale ecclésiastique « Pontificia Accademia ecclesiastica »*. La naissance n'y confère plus aucun privilège. Le Saint-Siège en ouvre les portes à tous ceux qu'une enquête discrète auprès des évêques désigne comme éléments susceptibles de rendre à l'Eglise les délicats services que l'on attend. Les élèves, en principe, doivent en effet devenir les collaborateurs, à titres divers, du Vicaire de Jésus-Christ. Il importe de noter que la fréquentation de l'Académie n'est à aucun degré une condition indispensable pour être appelé aux missions diplomatiques officielles, mais il est certain que les diplomates de carrière sortent en général de la maison.

Inutile d'ajouter que la diplomatie pontificale présente un caractère original en face des autres diplomaties d'Etat, en ce qu'elle se fonde uniquement sur des principes religieux et spirituels et qu'elle ne tend qu'à la défense, à la promotion et au maintien des intérêts éternels de l'humanité rachetée par le sang de Jésus-Christ.

IV

Dans le même n° du 19 mai de la *Civiltà*, nous trouvons un article du P. A. Brucculeri, intitulé · *La femme dans le climat de la conception chrétienne et de l'idéologie communiste*. On sait quelle distance presque infinie existe entre les slogans de propagande communiste et les réalisations du régime de même nom. Tout est beau sur le papier, tout est magnifique dans les proclamations du parti. Mais quand on regarde aux résultats, on s'aperçoit que l'on ramène, en régime communiste, l'être humain à la barbarie la plus grossière et les méthodes de gouvernemnt aux procédés les plus odieux de la tyrannie et de l'oppression.

Un cas frappant de cette opposition entre les promesses et les faits réels, est celui de la femme.

« Il s'agit, écrit l'*Avanti* du 15 mars 1951, de faire surgir du ventre du prolétariat (*sic*) une société nouvelle, une nouvelle dimension sociale..., la dimension humaine, la dimension d'une libération universelle » [1]

De quelle libération s'agit-il ? Sans doute, on nous dit qu'il s'agit d'une libération des puissances d'argent. En fait, il ne s'agit que de la libération de l'obéissance aux lois divines, de la libération de toute religion révélée, pour n'adhérer qu'à une religion faite de main d'homme, de la libération de la chair en face de l'esprit, de la négation de tous ces bons vieux mots — recouvrant des vérités éternelles — l'âme, Dieu, le ciel, l'enfer ! Voyons donc ce que la femme a été et est encore, en régime chrétien, et ce qu'elle devient, en vertu de sa « libération communiste ».

En régime chrétien, la femme est devenue la compagne intime de l'homme. Le mariage chrétien est l'image de l'union mystique entre le Christ et son Eglise, donc quelque chose de sublime et de sacré, un sacrement dans toute la force du terme, c'est-à-dire une source de grâce divine. La femme chrétienne est la gardienne par excellence de cet idéal sacro-saint du mariage. Si elle doit à son mari l'obéissance, c'est parce qu'il faut, en toute société, un chef, une tête, une direction. Mais cette obéissance que l'amour doit rendre joyeuse et empressée, ne dégénère jamais en servitude. Il y a égalité foncière de nature, de dignité, d'aspirations, de foi, d'espérance et de charité, entre les époux.

La *mère chrétienne* s'est élevée à une hauteur qui étonnait les païens clairvoyants : « Quelles femmes, chez les chrétiens ! » s'écriait le rhéteur fameux Libanius, en parlant d'Anthusa, la mère de Jean Chrysostome. Que l'on se souvienne de sainte Monique, de sainte Aleth, la mère de saint Bernard et de tant de milliers et centaines de milliers d'autres ! Il est devenu presque banal de dire que c'est à la mère qu'un enfant doit le principal de son éducation. Napoléon lui-même, avec son robuste bon sens corse, nous en est témoin, quand il disait que l'éducation d'un enfant commence vingt ans avant sa naissance, par celle de sa mère !

Mais ce n'est pas tout. Le christianisme a fait pour la femme quelque chose de plus encore que la gloire de la maternité. Il lui a ouvert les voies de la haute sainteté, qu'il s'agisse de la sainteté héroïque des martyres : — songeons à Blandine, à Félicité, à Perpétue, à Agnès, à Cécile, etc. — ou de la sainteté dans la virginité consacrée à Dieu. ou enfin de la sainteté dans le repentir et la pénitence, pour les pécheresses elles-mêmes. Que de noms ici, il faudrait citer : Marie-Madeleine, Marguerite de Cortone, Angèle de Foligno, Marie l'Egyptienne, d'une part, et Marcelle, Eustochium, Paule, Gertrude, Mechtilde, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, etc plus près de nous, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Maria Goretti, etc., d'autre part.

Traitant, il y a un peu plus d'un siècle, de la *Civilisation au V^e^ siècle*, Frédéric Ozanam consacrait sa quatorzième leçon aux « Femmes chrétiennes ». Le P. Brucculeri cite de lui ce passage :

« Quand, pendant trois siècles les hommes, chrétiens et païens, eurent été habitués à voir ces femmes chrétiennes dans le prétoire comme martyres, à l'église comme vierges, et partout pour visiter les pauvres et s'enquérir des misères à soulager, alors ils les laissèrent passer sans injures et sans insultes, comme des messagères du ciel, qui ne traversaient le monde qu'en y faisant du bien ; alors il n'y eut plus de périls pour elles dans les rues de ces cités tumultueuses où jadis les matrones romaines étaient obligées de se faire porter dans leurs chaises, par les bras vigoureux des Germains et des Gaulois, leurs esclaves, qui repoussaient loin d'elles les insultes. Alors le respect leur fut assuré. Elles en usèrent pour exercer la magistrature de la charité qu'elles ont conservée jusqu'à nos jours... » [2].

Passons maintenant à la femme en régime communiste. Nous avons ici pour garants de notre information des écrivains et observateurs tels qu'André Smith, Brice Parain, André Gide, Walter Citrine, Kléber Legay. Tous ils ont visité l'U.R.S.S., tous ils ont vu la femme russe au travail et ils ont délivré ensuite leur témoignage qu'il est impossible de suspecter.

Voici par exemple ce que dit Kléber Legay, mineur authentique et président du Syndicat des Mineurs du nord de la France.

« Ce qui m'a là-bas le plus profondément frappé et ce que je veux faire connaître tout de suite, c'est le travail imposé aux femmes. Nous en avons vu un grand nombre travailler au fond des *mines*, dans des emplois, nous disait-on, très légers, mais en fait nous les avons trouvées à *briser le roc à coups de pioches*. Nous les avons vues *de nuit*, de jour et partout aussi dans les usines, travaillant aux *fours Martin, aux terrassements dans les constructions, au piochage et pelletage sur les routes, aux réparations des voies ferrées, en portant des rails, sous le conmmandement des hommes* [3].

Nous en avons vues occupées aux travaux de la rue, dans Moscou même. Cela nous a profondément étonnés et nous l'avons fait remarquer aux responsables, et l'on nous a répondu qu'en Russie la femme est l'égale de

[1] L'*Avanti* est un journal romain pro-communiste, l'article est intitulé : *Marx-Engels ne sont pas une firme commerciale*.

[2] Je cite d'après le texte français, édition Lecoffre, 1894, tome II, p. 86.

[3] C'est M. Legay qui souligne. Je retraduis sur l'italien ce qui explique la différence probable avec le texte primitif français, pour le mot-à-mot.

l'homme... J'ai cru (sans attendre le compte rendu que je ferai en particulier aux militants de mon syndicat sur ce que j'ai vu en Russie) devoir faire connaître tout cela, parce que cette situation imposée à la femme se retrouve dans toutes les professions et qu'elle me paraît être *étrangère à un socialisme vraiment humain et à l'égalité des droits entre l'homme et la femme* » [4].

Plus récemment, Aldo Cucchi, ce député italien qui vient de démissionner du parti communiste, a fait des déclarations analogues. Il a écrit en effet dans *Il Tempo,* du 14 avril 1951 :

« Près de Kiew, nous avons vu un groupe de femmes qui construisaient un secteur de chemin de fer. Quelques-unes portaient sur les épaules des traverses, d'autres mettaient en place des rails. Il nous arrivera souvent, ensuite, au cours du voyage, de voir des groupes d'ouvrières, appliquées à des travaux très lourds, par exemple, au nettoyage des égoûts. »

De même l'ambassadeur des U.S.A. Davies, en 1937, au cours d'un voyage officiel, a vu, dans les grandes entreprises visitées par lui, les femmes employées en grand nombre aux mêmes travaux que les hommes.

Il ne viendra à personne l'idée que cette égalité dans la peine et la fatigue soit un privilège de la femme « libérée » ! Il est entendu que, en Russie, la femme a été rendue l'égale de l'homme ! Mais l'égalité dans la misère, dans la servitude, dans la séquestration derrière un rideau de fer, l'égalité dans le matérialisme dialectique, dans la privation de toutes les joies du foyer, de la douceur de l'éducation des enfants, devenus propriété de l'Etat, telle est la « libération » apportée à la femme par le régime communiste.

Nous conclurons par cette réflexion de S. Augustin : « L'oiseau, si tu le libères de ses ailes, tu sembles lui enlever un fardeau, mais plus tu l'as libéré, plus il demeure à terre ! Il ne vole plus, parce que tu lui as enlevé ce fardeau, rends-le lui et il volera ! » (*In Psalm.* LIX, 8).

De même, la femme, plus vous la « libérez » de ses ailes, la foi, la prière, l'amour, plus vous la mutilez, plus vous l'avilissez, plus vous la jetez à terre et dans la boue. C'est ce que fait le régime communiste.

V

Il est devenu en quelque sorte rituel, depuis l'enquête d'Agathon (Henri Massis), il y a quelque quarante ans, d'enquêter périodiquement sur la Jeunesse du jour, les *Vingt ans en 1951*, selon le titre adopté par Robert Kanters et Gilbert Sigaux dans la revue *Hommes et Mondes* (Fin de l'enquête et conclusion, dans le n° de juin). Nous avons eu, du reste, depuis 1948, toute une série d'enquêtes de ce genre. On trouvera une liste non-exhaustive dans la *Revue de l'Action populaire* de mai. Le numéro en entier est consacré aux « *Destins de la Jeunesse* ».

On trouve, dans ces dossiers multiples une quantité de textes, de confidences, de réponses aux questionnaires, de témoignages d'aumôniers ou de directeurs de mouvements de jeunesse. Il résulte de toute cette masse un peu confuse, que le trait dominant des jeunes d'aujourd'hui comme, sans doute des jeunes de tous les temps, c'est leur jeunesse elle-même. Constatation qui n'est pas une banale tautologie. Qu'est-ce en effet que la jeunesse ? Un temps de formation, de transition, une époque de passage, de croissance, de promesse, de floraison. La jeunesse, c'est, selon l'ancien mythe d'Hercule, l'homme placé à la croisée des chemins et qui s'interroge sur la route à prendre, c'est le chrétien à l'entrée des deux voies dont parla la *Doctrine des Douze Apôtres.* La jeunesse, c'est l'arbre chargé de fleurs, mais dont on ne sait s'il ne sera pas ravagé par les gelées de printemps, si les fruits ne couleront pas, ne seront pas piqués des vers, ne tomberont pas avant d'être mûrs, sous la violence de quelque tempête. Jeunesse est polyvalence, mais avenir plein de mystère. La jeunesse est un vin qui sort du pressoir, mais qui n'est pas décanté, qui reste trouble. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il « manque de bouteille ».

Nous nous arrêterons ici aux seules observations d'ordre religieux.

Un aumônier d'Etudiants écrivait, en mai-juin 1948, dans la *Chronique sociale :*

« Mon avis est très net que les générations actuelles sont plus fortement chrétiennes que les précédentes. Elles sont avides de vie intérieure, de vie avec le Christ. Elles veulent faire dépendre leur action catholique et sociale d'un principe spirituel. Ce qu'elles demandent avant tout, c'est de participer à l'esprit de l'Evangile, de connaître la vie, la doctrine des Apôtres, de saint Paul... Jamais jeunes n'ont été sensibilisés à ce point à la pureté du message évangélique. Si on veut les séduire, les conquérir, il faut les alimenter spirituellement ; il faut avoir la Bible entre les mains et savoir s'en servir. »

Précieuses affirmations et qui doivent être constamment présentes à l'esprit des éducateurs chrétiens, des directeurs, prédicateurs, confesseurs, conducteurs de la jeunesse. Il faut donner Jésus-Christ intensément aux jeunes ; il faut les élever très haut, les creuser très profond, les pousser très loin. Plus on leur demande, plus on obtient. C'est l'âge de l'enthousiasme sans calcul. Rien ne serait plus funeste que de « minimiser » les exigences de la foi, sous prétexte de les mieux garder, de les mieux retenir. Ne prenons pas trop à la lettre le vers fameux de Musset :

Vous les voulez trop purs les élus que vous faites !

La revue *Hommes et Mondes* vient confirmer ces vues.

« ...Ce qui ressort de notre dossier de réponses, y lisons-nous, c'est d'abord l'immense influence du catholicisme ou du christianisme, du moins nominalement. Un grand nombre de nos correspondants se réclament d'une éducation religieuse et, bien souvent, on nous affirme que la religion seule peut donner un sens à la vie. »

Cependant, les mêmes enquêteurs croient devoir noter ce qu'ils appellent « une humanisation — qui peut être assez dangereuse — de la religion ».

Et comme preuve de cette affirmation, on cite les témoignages suivants :

« Marqué par mon éducation catholique, dit l'un, je cherche à faire de la morale chrétienne la règle de mon existence, *autant par foi dans le dogme catholique que par admiration esthétique pour la beauté des attitudes qu'elle commande.* »

[4] Ce texte est emprunté à H. Iswolsky, *Femmes soviétiques*, Paris, 1936, p. 17-18, et reproduit en italien dans l'article que nous analysons.

— « Je trouve la personne du Christ *très intéressante objectivement,* écrit une jeune secrétaire, et même pour les incroyants. »

— « Quant à l'éducation, dit une troisième, je n'aurais rien de mieux à faire qu'à leur donner l'éducation que j'ai recue, ainsi que mon frère : pas d'enfant pensionnaire, lycée pour les garçons, pensionnat religieux, *mais sérieux* [5], pour les filles. »

Un autre, qui conclut : « Sans religion, notre vie n'a aucun sens » déclare cependant admettre l'avortement !

Plus tragique encore est le cas de cette jeune étudiante en sciences naturelles, qui a reçu une éducation religieuse, mais qui tyrannisée au foyer de façon mesquine, est partie à la Faculté avec les obsessions suivantes :

« Je me sentais prête à faire la cour à un garçon qui me plairait beaucoup [6]. Hélas — ou plutôt heureusement — cela n'a pas bien marché... J'étais épouvantée et, ne pouvant éclaircir le mystère auquel je me heurtais sans cesse — (le mystère de la vie sexuelle) — et qui tournait à l'idée fixe, j'essayais *de me faire écraser par des voitures,* mais toujours un coup de frein brutal me forçait à vivre... Je suis d'une famille catholique. La religion a eu, jusqu'à présent, pour effet de me retenir lorsque j'ai envie de me suicider. »

On pourrait multiplier ces témoignages. Il est navrant toutefois de constater que dans l'énumération des « grands hommes », beaucoup de nos jeunes osent nommer Jésus - Christ, comme s'il n'était que cela, et tout de suite après lui : Gandhi, puis Socrate, Bouddha, Pasteur, Henri Dunan, saint Louis, saint Vincent de Paul. Combien d'entre eux seraient étonnés, s'ils lisaient dans Kierkegaard :

« Considérer Christ comme un grand homme, c'est un blasphème... Quelle impudence de faire un grand homme de Celui qui voulut être l'homme de peu ! »

Et encore :

« Pourquoi ne peut-on appeler Christ *un martyr ?* Parce qu'il ne fut pas un témoin de la vérité, mais « la Vérité », et sa mort ne fut pas un martyre, mais la Rédemption ! »

Que si nous examinons de plus près les tares inévitables d'une partie de la jeunesse actuelle, il faut se rappeler les circonstances dans lesquelles cette jeunesse a grandi. Elle n'a pas connu seulement les restrictions alimentaires, qui ont affaibli les santés, meurtri les nerfs, stigmatisé les tempéraments, elle porte tout le poids d'une époque. Nos jeunes de 1951 ont souffert d'une dissociation morale pire que la fission nucléaire :

« Ils ont été enfants ou adolescents, écrit *Hommes et Mondes,* à un moment où les consciences étaient incertaines, où le mensonge et la déloyauté avaient parfois de bons motifs, où il pouvait être parfois glorieux de tuer quelqu'un en tirant dans le dos et où, en tout cas, la vie humaine ne valait pas toujours cher ; leurs parents avaient menti et fraudé pour se procurer le nécessaire pour leur repas de première communion ; leurs premières cigarettes étaient doublement clandestines, parce qu'elles étaient achetées au « noir »... leur conscience s'est éveillée dans le black-out, tandis que la ville était sans lumière ; et l'un d'eux, à la table de famille, pouvait s'initier chaque jour aux mystères fangeux de la police ; et de la police au cours de quelles années ?... Ce sont des enfants de la nuit, certes ; les larves d'une certaine nuit de la conscience... »

Chose étrange, au moment même où j'écris ces lignes, la radio du dimanche 3 juin est en train d'évoquer ces jeunes gens de vingt ans qui ont tué un de leurs camarades, et qui, après avoir été avertis qu'ils risquaient leur tête, dans le procès criminel des J 3 qui leur était fait, ne furent condamnés qu'à deux ans de prison. L'orateur de la radio assure qu'un tel jugement frappe au visage notre société moderne, car il atteste que c'est elle la vraie coupable !

La revue *Hommes et Mondes* évoque aussi ce cas dramatique et conclut exactement comme la radio.

« Autour de nous, dit-elle, il y a combien de filles et de garçons qui n'iront sans doute jamais jusqu'au meurtre d'un camarade au coin d'un bois, mais qui ont respiré le même air, qui ont reçu les germes des mêmes maladies morales — simplement parce qu'ils ont vingt ans en 1951 ? »

La même revue rappelle le coup de folie de ce pauvre jeune homme qui, au matin de Pâques, escalada à Paris la chaire de Notre-Dame, pour proclamer que « Dieu est mort ». Et elle ajoute :

« Il a depuis donné des gages aux bien-pensants, et il pourra faire une jolie carrière, s'il le veut, comme témoin d'une rêveuse bourgeoisie. Mais ses variations, ses incertitudes, son incapacité à fixer son pauvre cœur, est-ce exceptionnel ? Je crains davantage ceux qui se répètent que Dieu est mort, non point en chaire, mais dans l'ombre, les dents serrées, parce qu'ils ajouteront avec le héros de Dostoïevski, *qu'alors, tout est permis!* » [7]

VI

Dans *La Revue des deux mondes* du 15 mai, M Firmin Roz a souligné ce qu'il nomme *l'Actualité de Tocqueville.* On vient en effet de rééditer l'un de ses livres : *De la Démocratie en Amérique,* dont la publication remonte à 1835. Alexis de Tocqueville expose le problème suivant :

« Les hommes religieux combattent la liberté et les amis de la liberté attaquent la religion ; des esprits nobles et généreux vantent l'esclavage et des âmes basses et serviles préconisent l'indépendance. Des citoyens honnêtes et éclairés sont ennemis de tous les progrès, tandis que les hommes sans patriotisme et sans mœurs se font les apôtres de la civilisation et des lumières. Tous les siècles ont-ils donc ressemblé au nôtre? L'homme a-t-il toujours eu sous les yeux, comme de nos jours, un monde où rien ne s'enchaîne, où la vertu est sans génie et le génie sans honneur, où l'amour de l'ordre se confond avec l'amour des tyrans et le culte de la liberté avec le mépris des lois ? »

Rien ne frappait davantage de stupeur l'esprit si droit et si lumineux de Tocqueville que ce contraste, où il voyait, non sans raison, le plus incroyable illogisme : celui d'une religion des pauvres qui se pose aux côtés des riches et celui d'un fanatisme sans entrailles qui se glorifie de l'esprit de justice et de charité!

« Ce qui m'a le plus frappé, écrivait-il, encore en 1836, de tous temps dans nos pays, ça été de voir ranger d'un côté les hommes qui prisaient la moralité, la religion, l'ordre, et de l'autre, ceux qui aimaient la liberté, l'égalité des hommes devant la loi. Ce spectacle

[5] Cette restriction est assez étrange !

[6] Jadis c'était le jeune homme qui faisait la cour actuellement, c'est parfois la jeune fille qui fait les avances ! Le monde renversé, disent les anciens...

[7] C'est moi qui souligne.

m'a frappé comme le plus extraordinaire et le plus déplorable qui ait jamais pu s'offrir aux regards d'un homme, car toutes ces choses qui nous séparent ainsi sont, j'en suis certain, unies indissolublement aux yeux de Dieu ; ce sont toutes des choses *saintes...* »

En parcourant l'Amérique, alors qu'il n'avait guère plus de 25 ans — il était né à Paris, en 1805 — Tocqueville voulait observer, comparer, juger. Il remarque avant tout, chez les Américains, une extraordinaire égalité, puis un pareil intérêt pour les questions économiques, un amour passionné de la liberté et de la République, mais surtout une étonnante identité entre l'intérêt particulier et l'intérêt général.

Il écrira donc, dans son livre :

« C'est là le secret. L'intérêt particulier qui perce à chaque instant, l'intérêt qui, du reste, se produit ostensiblement et s'annonce lui-même comme une théorie sociale. Nous voilà bien loin des Républiques anciennes, il le faut avouer, et pourtant ce peuple-ci est républicain et je ne doute pas qu'il le soit longtemps encore. La République est pour lui le meilleur des gouvernements... Je ne m'explique ce phénomène qu'en pensant que l'Amérique se trouve, quant à présent, dans une situation physique si heureuse que l'intérêt particulier n'est jamais contraire à l'intérêt général, ce qui, certes, n'est pas le cas en Europe. »

Mais Tocqueville a pénétré encore bien plus profond dans la philosophie du problème. Il a fort bien vu que l'égalité des conditions a pour conséquence l'égalisation des individus, et par suite leur rapetissement devant la masse. Mais ce rapetissement lui-même signifie la possibilité pour l'individu d'être écrasé par la masse, qu'elle soit agglomérée par un vote réel ou par une usurpation tyrannique avec vote apparent. Le *parti unique* de la sorte est l'écrasement de la liberté individuelle.

« La conclusion de Tocqueville, écrit M. Roz, est que, dans les siècles démocratiques qui vont s'ouvrir ou pour parler le langage d'aujourd'hui, dans les civilisations de masse dont il envisage le prochain avènement, on ne pourra sauver l'indépendance individuelle et les libertés locales que grâce à un art politique mis au service d'une volonté d'indépendance et de liberté, alors que la centralisation sera l'aboutissement normal d'un gouvernement dont elle facilitera, accroîtra et assurera l'action. La forme extrême de ce gouvernement est le régime totalitaire, que Tocqueville ne désigne pas par ce néologisme, mais dont il définit très exactement la nature et discerne très clairement la menace. »

Mais Tocqueville ne se contente pas de signaler le péril. Il donne des noms, et ce n'est pas là le moindre des étonnements que l'on éprouve à le lire. Quoi de plus prophétique en effet que cette déclaration, qui termine la première partie de son livre de 1835 :

« Il y a aujourd'hui sur la terre deux grands peuples qui, partis de points différents, semblent s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains.

L'un a pour principal moyen la liberté ; l'autre, la servitude.

Leur point de départ est différent, leurs voies sont diverses ; néanmoins, chacun d'eux semble appelé, par un dessein secret de la Providence, à tenir un jour dans ses mains les destinées de la moitié du monde. »

N'est-ce pas ce que nous voyons sous nos yeux ? Mais s'il nous était permis de suggérer un sentiment explicatif, sur ce duel formidable entre deux grands colosses, nous dirions ceci :

— L'un et l'autre, au fond, a la même philosophie politique. L'un et l'autre met au premier plan de ses préoccupations, la production, la superproduction même, la domination du monde par les voies économiques. De là cet appel incessant à produire, en Amérique ; de là ces plans quinquennaux succédant, sans arrêt, à d'autres plans quinquennaux, en Russie. Mais la différence est immense entre les tempéraments des deux peuples. Staline estime qu'il ne peut produire et surproduire — qu'on songe au stakhanovisme ! — que par la contrainte, par le knout, les camps de concentration, le rideau de fer, la terreur policière. En Amérique au contraire, c'est la liberté, c'est la libre concurrence, c'est l'émulation incessante des talents et des énergies productives, qui aboutit au résultat cherché. On ne produirait rien, avec des Américains, en employant le système russe, et rien en Russie, avec le système américain. Le moteur est différent. Mais il reste que le but est le même. Le régime russe se croit obligé de n'admettre que la matière, de ne préconiser que la matière, de nier toute autre réalité, pour mettre au travail son immense population plus passive et rêveuse que réellement laborieuse. L'Amérique au contraire, dans son zèle de production matérielle, appelle en renfort jusqu'aux croyances spirituelles, jusqu'aux convictions religieuses de toute nature, et elle ne voit que dans la liberté individuelle la condition de l'effort titanesque dont elle donne le spectacle à l'univers. Ces deux moitiés de la planète semblent aussi différentes l'une de l'autre que si elles appartenaient à des planètes différentes.

Ce qu'il faudrait noter encore, c'est qu'avant Tocqueville, et l'inspirant peut-être, Napoléon avait dit et redit, dans ses conversations de Sainte-Hélène, qu'il voyait l'avenir du monde suspendu au conflit russo-américain. Il dépeignait en termes saisissants la situation inexpugnable de la Russie. Il la montrait attaquable tout au plus pendant trois mois par an, alors qu'elle pouvait déverser dans tous les temps de l'année ses hordes innombrables sur l'Europe. Il voyait de loin quelque tsar russe — il n'allait pas toutefois jusqu'à dire : un *tsar rouge* — lançant ses troupes sur l'Allemagne d'abord, puis sur la France et l'Italie. Et il ne craignait pas de dire que lui-même, à la tête d'un tel peuple, il se chargerait de l'opération de la conquête européenne, avec la certitude du succès ! Il semble bien que ces réflexions aient attiré l'attention des penseurs, ce qui explique les prévisions de Tocqueville, que l'on retrouve chez Amiel, avec des précisions encore plus grandes.

VII

Ce sera à peine changer de sujet que de lire l'article de M. Robert d'Harcourt, sur les *Positions allemandes en face de Moscou*, dans la *Revue de Paris*, de juin.

« L'ours aimable est plus dangereux que l'ennemi », dit un proverbe russe. Il est certain que la Russie cherche à se montrer aimable envers l'Allemagne. Ses offres sont alléchantes : unification, évacuation, neutralité. Quel pays écartelé ne soupire après son unité ? Quel pays occupé ne désire

la délivrance ? Quel pays maltraité, ruiné par la guerre ne veut échapper à la guerre et rester neutre ? Ne savons-nous pas que, même chez nous, il s'est élevé des voix pour vanter les avantages de la neutralité ?

En Allemagne donc, il était inévitable qu'il se trouvât des naïfs, des aigris, des mécontents, des découragés pour se laisser prendre au mythe de la neutralité. Aussi, M. d'Harcourt estime-t-il qu'il y a au moins autant d'Allemands, en Allemagne de l'ouest, pour désirer « causer » avec la Russie, qu'il y en a pour se méfier des conversations avec elle et pour se cramponner à la civilisation occidentale et à l'Europe.

Voici l'un des porte-parole de cette opinion, le docteur H. de Kassel :

« Vous me demandez, dit-il, pour laquelle des deux solutions — est-ouest — je me décide. Je vous répondrai qu'aucune inconditionnelle n'est à mon sens à sa place. Nous ne devons pas, comme Allemands, nous laisser acculer à un *dilemme*. La décision unilatérale pour l'Ouest contre l'Est, ou vice-versa, n'a qu'une issue, la guerre. La seule véritable perspective d'avenir pour l'Allemagne, je la vois dans la position d'intermédiaire entre l'Est et l'Ouest. »

Il ne comprend pas que cette position exigerait de la part de l'Allemagne une force militaire immense, afin que, d'un côté comme de l'autre, elle puisse se défendre contre toute tentative d'invasion d'une part et donner à ses avis, d'autre part, une autorité sans réplique.

Il se trouve aussi une grande quantité d'Allemands qui sont fatigués du bruit des armes, et qui croient pouvoir se réfugier dans la neutralité, comme dans une citadelle tranquille et sûre. Eux aussi, ils se bornent à gémir sans calculer les exigences d'une vraie neutralité. La Suisse est neutre par définition, mais elle se sent contrainte d'être armée jusqu'aux dents, même dans un pays comme le sien, d'une défense relativement aisée.

« Nous refusons le rôle de chair à canon, aussi bien dans une armée de l'ouest que dans une armée de l'est, écrit un publiciste de la Forêt Noire. Qu'on nous redonne enfin notre souveraineté et qu'on nous laisse être neutres... »

Heureusement, tous les Allemands ne sont pas aussi aveugles ni aussi abattus. Pour tous ceux qui raisonnent et qui connaissent leur histoire, une Allemagne neutre et désarmée sera ce qu'elle fut au temps de ses divisions géographiques et politiques, un champ de bataille perpétuellement foulé par les étrangers. Comme la Belgique, du reste.

« Le dessein du Kremlin, écrit M. d'Harcourt, est très clair : empêcher la formation d'une Europe forte dont « l'un des plus sûrs éléments serait l'intégration de la République fédérale Allemande » ; empêcher à l'aide d'illusoires concessions que ne soit poussé devant ses appétits, « le verrou qu'il voit tous les jours prendre davantage de solidité ». Son seul moyen est de rompre la solidarité entre l'Allemagne et l'Occident, un Occident, nous dira notre témoin, auquel « nous appartenons par toutes nos fibres ». Une Allemagne résolument occidentale est « la seule digue solide contre le raz de marée rouge ».

Une circulaire confidentielle tombée où il ne fallait pas, a achevé d'éclairer les esprits, à l'ouest, sur les intentions réelles du Kremlin.

« Que l'on ne nous parle donc plus, conclut le même témoin, de bonne volonté chez le partenaire de l'Est. Des circulaires aussi nettes mettent fin à tous les doutes. Le lard que les preneurs de rats du Kremlin — (allusion à la légende populaire du preneur de rats de Hameln qui entraînait au son de sa flûte les enfants à la mort) — secondés par les flûtistes allemands de la zone orientale, offrent aux souris sans défiance de notre public allemand, ce lard est empoisonné. »

Le directeur de la radio bavaroise, Walter von Cube est du même avis, quand il dit :

« Un roi de France a pensé que Paris valait bien une messe. Staline paiera le prix qu'on voudra pour une Allemagne unifiée, dont il sait que, tôt ou tard, elle glissera vers l'Est. Et ce prix, le prix de notre propre mort, nous sommes assez fous pour le fixer nous-mêmes ! »

Mais quel est donc ce prix ? Certains ministres de la République fédérale l'ont établi comme suit : 1° suppression du système économique instauré par les Soviets en Allemagne de l'Est ; 2° dissolution de la Police populaire ; 3° élections générales secrètes et libres.

A première vue, cela paraît mirifique. Mais à y regarder de près qu'est-ce que cela donnerait ?

1° La Russie supprime le système économique de l'Est ; l'Allemagne de l'Est libérée, mais rongée jusqu'à l'os, par les Soviets, unit son économie de famine à celle de l'Ouest en plein essor et suce cette dernière ; résultat : transfusion sanguine à l'ouest mais avec un sang anémié et gâté.

2° Dissolution de la police populaire !... Mais à la porte de l'Allemagne ainsi désarmée la formidable armée rouge, renforcée de l'armée polonaise, au sein de laquelle l'aversion de l'Allemagne sera plus forte que la haine de la Russie dominatrice

3° Elections « libres et secrètes », mais élections brusquées, sans préparation, au sein d'un peuple travaillé par un malaise profond. Cela donnera probablement la victoire à un socialisme de gauche, qui, à l'exemple de ce qui s'est passé en Hongrie, ne cessera d'évoluer vers le communisme.

Ce qu'il faut considérer avant tout, c'est la position géographique et stratégique de l'Allemagne. C'est sur le terrain que son destin est inscrit. Et les mêmes considérations sont valables pour la Belgique et pour la France.

« La nation neutralisée et désarmée, écrit M. d'Harcourt, n'échappe pas à son destin de proie. Surtout quand elle est placée entre des riverains antagonistes. Une neutralité désarmée peut, à la rigueur, se concevoir comme compatible avec une certaine sécurité pour le pays jouissant géographiquement d'une position *périphérique*. Les plus solennelles garanties la rendent illusoire pour la nation *enclavée* entre des blocs puissants et ennemis, pour lesquels elle représente une tentation permanente. Le riverain avide aura toujours à sa disposition l'argument éternel de la neutralité violée unilatéralement de l'autre côté. »

C'est pourquoi, il parlait juste ce ministre des Finances du cabinet de Bonn, Fritz Schæffer, qui disait :

« La politique de la neutralité désarmée équivaut pour l'Allemagne à un suicide. Elle ne peut finir pour nous que sous l'aspect de l'uniforme russe.. »

Quelle aubaine pour la Russie surarmée, si elle pouvait, d'un trait, mettre la main sur une Allemagne puissamment industrialisée, avec le bassin de la Ruhr, ses réserves immenses de minerais et

ses effectifs énormes de techniciens, et d'ouvriers. Aussi comprenons-nous cette constatation de M. d'Harcourt :

« Staline saura mettre le prix. L'enjeu pour lui est de taille : « La possibilité de mettre la main sur le cœur géographique de l'Europe. Le potentiel de rendement, le potentiel technique de cinquante millions d'êtres représentant un matériel humain de qualité et dont Moscou ferait vite cinquante millions d'esclaves. L'usine de la Ruhr. En admettant même que les Soviets jugent expédient de maintenir quelque temps la fiction d'un certain respect des clauses de neutralité et de démilitarisation signées avec les démocraties de l'Ouest, cette façade ne les empêcherait pas d'incorporer le potentiel du travail allemand dans leur machine de guerre. La manière dont ils ont, dans leur zone, réalisé leur police populaire est suffisamment démonstrative à cet égard. Ce n'est pas un nouveau Rapallo, c'est un super-Rapallo que l'on verrait. »

Devant de si sombres perspectives, on comprend que les Allemands soient divisés d'opinion. Là aussi, la cinquième colonne joue un rôle de plus en plus néfaste. Les communistes déclarés ou cachés empoisonnent l'opinion publique de leurs slogans perfides. Aussi, les Allemands sont-ils perplexes. Ils se comparent à un malade soigné par deux médecins, et ils concluent que la sagesse est de prendre ce qu'il y a de bon dans les ordonnances de l'un comme de l'autre. Tout ce que la Russie désire, c'est justement cette attitude d'expectative.

L'*attentisme* est aujourd'hui le plus grave danger de l'Allemagne, parce que c'est la plus grave tentation pour elle, en raison des conjonctures et en raison de la lassitude générale du pays !

VIII

Nous avons sous les yeux le n° 17 de la revue : *La Pensée catholique*, en sous-titre : *Cahiers de synthèse*. On y trouve, en tête, une étude doctrinale de Mgr Mathieu, évêque d'Aire et Dax, sur le *Dogme nouveau de l'Assomption*, en réponse aux critiques protestantes et aux ignorances de bon nombre de catholiques ; un hommage au R. P. Cordovani, Maître du Sacré-Palais, récemment décédé ; une longue étude de psychologie et de médecine, du Dr Stocker, intitulée *Culpabilité et agression ;* un article de M. Lusseau sur le Protévangile et Marie-Immaculée ; un agréable récit concernant l'origine de l'*Imitation*, nettement attribuée à Thomas a Kempis par Henri Desmet.

Nous nous arrêterons quelques instants, ici, à l'étude intitulée : *Susceptibilité romaine en matière de Doctrine*, par le Dr Denys Gorce.

L'auteur ironise d'abord sur l'accusation d'intégrisme lancée, dit-il, contre la *Pensée catholique*. Il cite à ce propos les lignes suivantes de Ch. Séjournas, dans l'*Observateur politique, économique et littéraire :*

« Surenchère d'orthodoxie, plus papiste que le pape, manque d'ouverture, un frein plutôt qu'un moteur. »

Si nous relevons ces accusations, c'est qu'il nous a été donné de les entendre parfois, dans des bouches ecclésiastiques, au sujet d'autres organes de la doctrine catholique.

Le raisonnement du Dr Gorce nous semble utile à résumer, en dehors de toute préoccupation d'apologie pour telle ou telle revue. Il revient à ceci : il faut de la doctrine ; il faut une doctrine précise, ferme, catégorique, aux contours définis et nets. Pourquoi ? Parce que : 1° c'est l'enseignement de l'Evangile, des Epîtres, des Pères de l'Eglise ; 2° parce que c'est la tradition constante de l'Eglise catholique, romaine.

« Ils feraient, écrit notre auteur, preuve d'une vue bien courte ceux qui, à la suite de Renan ou des rationalistes, protestants libéraux et autres, prétendraient enlever à l'enseignement de Jésus ses arêtes doctrinales, pour le réduire à je ne sais quel exposé sentimental, sublime assurément, mais sans vigueur aucune. »

C'est ce que nous avons noté plus haut, sous la plume des enquêteurs de *Hommes et Mondes* au sujet de la jeunesse actuelle. Une tendance à « humaniser » l'Evangile. Confondre le divin avec de l'humain, c'est très grave. On voudrait faire de Jésus un doux « rêveur », de son histoire une idylle touchante, achevée par un drame émouvant, une erreur judiciaire !

Or, Jésus n'a cessé d'affirmer qu'il apportait non pas « des vérités », mais « la Vérité ». Bien plus, il a dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie ». Il n'y a que sur ces lèvres que l'on entend ce préambule : « En vérité, en vérité, je vous le dis... ». Il n'y a que lui pour déclarer « qu'il faut croire pour être sauvé », que « celui qui ne croit pas est déjà jugé », « parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu ».

Ne nous y trompons pas, s'il est « passé en faisant le bien », selon le mot de S. Pierre, ce ne fut pas par pure bienfaisance temporelle, terrestre, par simple pitié pour les malades et les infirmes. Ses miracles ne sont pas seulement des aumônes pour les corps. Il ne vise au contraire que les âmes. Il ne veut que fonder, inspirer, suggérer, imposer la foi à ses enseignements. Ce qui frappait ses auditeurs, c'était qu'il parlait « comme ayant autorité » en maître absolu, en maître qui exige qu'on le suive, qu'on le croie, sous peine de damnation éternelle. Ce n'est pas nous qui proposons ce dilemme redoutable : vie éternelle ou mort éternelle, ciel ou enfer ! Ce dilemme est dans l'Evangile et il vient de Jésus, du doux Jésus, de celui qui s'est déclaré le « juge des vivants et des morts ».

Est-ce que l'on trouvera moins d'exigence doctrinale chez les apôtres ? Voyez Pierre prêchant au sortir du Cénacle, Pierre parlant au Sanhédrin, Pierre frappant Ananie et Saphire, Pierre présidant le Concile de Jérusalem. Lisez surtout les épîtres de S. Paul. Quel souci de fidélité doctrinale, quelle magnifique intransigeance, en tout ce qui regarde la doctrine, qu'il s'agisse des « judaïsants » ou des constructeurs de « généalogies sans fin ». Lisez ses avis à Timothée, à Tite. Il faut « garder le dépôt ». Il faut « fuir les questions folles et inutiles ». Comme il dénonce avec vigueur les *adulterantes verbum Dei* : « Nous ne frelatons pas, écrit-il aux Corinthiens (II Cor., II, 17), la parole de Dieu, mais c'est dans sa pureté, telle qu'elle nous vient de Dieu, que nous la prêchons devant Dieu en Jésus-Christ. »

Et l'on trouverait pareille fidélité sans compromission, chez S. Jean. S. Irénée rapporte de lui qu'aux thermes d'Ephèse, il rencontra Cérinthe, sur quoi il « en sortit précipitamment, sans prendre de bain, en s'écriant : Fuyons, de peur que l'édifice

ne tombe sur nous ; Cérinthe, l'ennemi de la vérité s'y trouve [8]. »

Puis le Dr Gorce passe en revue les Pères de l'âge apostolique. « Fuir les hérétiques, dit-il, est leur mot d'ordre commun ». S. Ignace d'Antioche est particulièrement sévère. Evidemment, il parle le langage de son temps, et nous ne sommes pas obligés d'employer les mêmes expressions, si nous sommes tenus à la même rigueur doctrinale :

« Hommes d'une hypocrisie scélérate, dit-il aux Ephésiens (VII, 1), qui vont partout faire étalage du nom de Dieu, tout en le déshonorant par leurs œuvres » ; « bêtes féroces » ; « chiens enragés qui mordent traîtreusement ».

Et les invectives de ce genre se retrouvent en toutes ses épîtres, tant le souci de la vérité du Christ lui tient à cœur.

« Me reconnais-tu ? demandait Marcion à Polycarpe. — « Si je te reconnais, répond celui-ci ! C'est toi le premier-né de Satan. »

Mais voici saint Irénée. Eusèbe nous a gardé de lui une lettre à Florinus, qui se termine par ces lignes :

« Je veux attester, en présence de Dieu, que le bienheureux et apostolique vieillard Polycarpe, s'il eût entendu quelque chose de semblable à tes doctrines, aurait bouché ses oreilles et se serait écrié comme de coutume : « O bon Dieu ! A quel temps m'as-tu réservé pour que je doive rapporter de tels discours ! » Et il eût pris la fuite de l'endroit où il les aurait entendues. »

Nous ne ferons pas appel au fougueux Tertullien. Mais comment ne pas rappeler la phrase célèbre de S. Cyprien :

« Il ne peut avoir Dieu pour Père, celui qui n'a pas l'Eglise pour Mère : *Habere non potest Deum patrem qui Ecclesiam non habet matrem* » [9].

Le Dr Gorce arrive alors à cet âge qu'on appelle « l'âge d'or de la patristique », le grand IVe siècle. C'est le siècle des luttes doctrines, de l'affrontement continuel entre les amateurs de compromis, de formules équivoques et lénifiantes, et les maîtres de la doctrine, armés de leur intraitable certitude : les Athanase, les grands Cappadociens, Hilaire de Poitiers, Jérôme, Ambroise, Augustin, Léon-le-Grand.

Moins connue est en général l'attitude doctrinale de ce géant de l'ascétisme que fut saint Antoine-le-Grand. Deux ans avant le débordement de l'hérésie arienne, il en avait eu la vision, au cours d'une extase : « Mon autel sera profané ! » avait murmuré à son oreille, une voix mystérieuse. On l'avait alors entendu pousser de grands soupirs durant plus d'une heure, puis, tremblant, il s'était relevé pour prier, s'était de nouveau jeté à genoux, y demeurant fort longtemps, et enfin s'était relevé tout en pleurs.

Rien ne lui paraissait plus grave que la perte de la vérité doctrinale. C'est pourquoi il n'hésita pas, lui le solitaire du désert, à quitter sa chère montagne, pour se rendre à Alexandrie et s'écrier là publiquement :

« N'ayez jamais de communication avec ces impies ariens, car il ne peut y avoir de communication entre la lumière et les ténèbres ! »

[8] *Adv. Hæreses*, III, III, 4, cité par Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, XIV, 6-7.

[9] *De Unitate*, 23.

C'est à l'école de tous ces grands ancêtres, que l'Eglise romaine a appris à se montrer si chatouilleuse en toute matière de doctrine. Et le cardinal Pie avait raison de dire : « L'Eglise ne sait rien acheter, non pas même les âmes, au prix de l'altération et de l'appauvrissement des vérités ! »

Concluons par ces deux mots : charité dans la vérité ! La plus grande charité n'est-elle pas la vérité ?

IX

Sous le titre *Impressionnante démonstration de foi à Fatima*, la revue espagnole *Ecclesia*, du 26 mai, nous donne le compte rendu de ce qui s'est passé, le 13 mai, pour le 34e anniversaire de la première apparition. La veille déjà les pèlerins étaient accourus en foule. Et ce fut surtout au soir précédant l'anniversaire lui-même, lors de la traditionnelle procession nocturne, que des milliers et des milliers de Portugais et d'étrangers déployèrent leur ferveur enthousiaste, surtout par le chant de l'*Ave maris stella*, sur l'immense esplanade du sanctuaire de la Vierge.

Pour marquer cette solennité religieuse, un Congrès international catholique sera consacré au message de Fatima. Ce Congrès durera trois jours et on y entendra les plus hautes personnalités catholiques du Portugal et de l'étranger. Les sujets traités seront : Le message de Fatima et la paix dans la famille, dans le travail, dans le monde. Et un cardinal-légat présidera les fêtes du 13 octobre [10].

On conçoit la profonde satisfaction des Portugais. Un grand nombre de pèlerins passèrent la nuit devant l'image de la Vierge, en plein air. Beaucoup étaient venus à pied de toutes les parties du pays. Mais on signalait aussi des Portugais accourus de Californie, des Anglais de Manchester et de Liverpool, des Irlandais de Dublin, et même un prêtre allemand venu à pied, accompagné d'un laïque, depuis Cologne. Parmi les personnalités portugaises présentes, on notait le ministre des Travaux Publics, le Sous-secrétaire d'Etat de l'Industrie et au Commerce, le gouverneur militaire de Lisbonne, le Commandant général de la Police et de la Sécurité publique, le Sous-secrétaire d'Etat de l'armée, l'ambassadeur du Brésil à Lisbonne. Confondus dans la multitude, pour veiller l'image de la Vierge, se trouvèrent les infantes de Portugal dona Felipa et dona Antonia de Bragance, le Commandant général de la Légion portugaise et le Président du Tribunal suprême de Justice.

On a pu estimer à plus de cinq cent mille le nombre des assistants munis de cierges ou de torches, en cette veillée imposante. L'évêque de Lourdes, qui était présent, se déclara ébloui par cette immense manifestation de dévotion mariale.

[10] Le bruit avait couru que la clôture du Jubilé, étendu au monde entier pour 1951, aurait lieu le 13 octobre, dans une cérémonie qui se déroulerait à Fatima. Plusieurs lecteurs nous avaient interrogés à ce sujet. Il ne s'agit que d'une cérémonie *locale*. La clôture du Jubilé n'aura lieu que le 31 décembre 1951. Le texte de la Constitution apostolique *Per Annum Sacrum* est très explicite : « ...Jubilæum Maximum... ad universum catholicum orbem... extendimus, ...atque in integrum annum prorogamus ; ita scilicet ut lucrifieri possit a primis vesperis proximi diei festi Circumcisionis D.-N. J.-C. *ad plenum diem tricesimum primum mensis Decembris futuri anni 1951.* » (*Acta Ap. Sed.*, 26 décembre 1950, p. 855).

Dans tout le Portugal, par ailleurs, se célébrèrent des messes en l'honneur de Notre-Dame de Fatima et en beaucoup de cités, notamment à Lisbonne eut lieu la procession aux flambeaux. Le total des pèlerins qui ont, dans la journée du 13 mai, fait leurs dévotions à Fatima est évalué à environ un million. On comptait parmi eux quinze cents soldats et 150 marins de la garnison de Lisbonne, qui déposèrent des fleurs sur la tombe de la petite bergère Jacinthe-Marthe. La tombe disparaissait sous les fleurs, dont beaucoup étaient importées de Hollande. Le prestige de Fatima ne cesse de grandir, sans porter le moindre préjudice à celui de Lourdes. On dirait qu nos temps troublés sont placés sous le signe de la Vierge.

Le sentiment catholique ne peut que voir là une confirmation céleste de la foi de l'Eglise et de son culte envers la Mère de Dieu.

X

Il a été présenté, ces dernières années, deux importantes thèses de doctorat ès lettres, sur l'histoire de l'action sociale catholique au cours du XIXe siècle. La première en date — 1948 — fut celle de M. Henri Rollet ; elle était consacrée à la période qui va de 1871 à 1901 [1]. La seconde, due à M. J.-B. Duroselle [2], publiée en 1951, remontait aux origines de la même histoire, en traitant de la période de 1822 à 1870. De la sorte, les deux thèses se complètent l'une l'autre.

Dans les *Etudes* de mai 1951, le P. J. Lecler, prenant appui sur ces travaux considérables, entreprend de résumer l'évolution du *Catholicisme social en France, au* XIXe *siècle* [3].

Il rend avant tout hommage à l'érudition à peu près « exhaustive » des deux thèses que nous venons d'indiquer. Puis il trace les étapes du catholicisme social.

C'est évidemment quelque chose de très différent de ce que les siècles antérieurs avaient connu. Non que la charité chrétienne ait commencé — à Dieu ne plaise ! — au XIXe siècle. Mais l'humanité venait d'entrer dans une ère nouvelle, l'ère industrielle. La révolution industrielle avait eu, dans le domaine social, des conséquences déplorables. L'un des premiers qui poussa le cri d'alarme fut Lamennais, en deux articles retentissants du *Drapeau blanc* (1822-1823), mais cette intervention n'eut pas de suite.

Parmi les écrivains du journal *L'Avenir*, le théoricien des questions sociales fut le modeste mais clairvoyant Charles de Coux. En 1832, le jeune étudiant lyonnais Frédéric Ozanam suivit ses leçons avec enthousiasme. Ce fut l'année suivante qu'il fonda la première Conférence de Saint-Vincent-de-Paul, qui fut avant tout une œuvre charitable, mais qui aussi, en multipliant les contacts avec la misère ouvrière, provoqua l'étude des problèmes urgents du travail.

Ainsi se trouve constitué, dès lors, un noyau de catholiques sociaux, ce que M. Duroselle appelle « les francs-tireurs du mouvement ». Il y a même des « socialistes » chrétiens ; nommons Buchez, ancien carbonaro converti vers 1830, mais non-pratiquant. Parmi ses disciples passagers on compte le futur Père Olivaint, et C. F. Chevet, l'un des directeurs de *l'Atelier*. A l'opposé, dans les rangs légitimistes, on trouve aussi des catholiques sociaux, en particulier, le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, et surtout le vicomte Armand de Melun. Très pénétrant, ce dernier ne dépasse pas toutefois ce que nous appelons « le paternalisme ». Dans le clergé, on ne réalise que lentement l'importance de l'action sociale. Cependant la Société de St-François-Xavier, fondée en 1840, s'attache aux problèmes de cet ordre. Le célèbre abbé Ledreuille, « le père des ouvriers », porte ombrage au gouvernement de Louis-Philippe, mais il est protégé par Mgr Affre, l'un des rares évêques du temps qui soit intervenu dans les questions sociales.

A l'occasion de l'anniversaire de 1848, nous avons rappelé ici comment Ozanam et l'abbé Maret, préoccupés de la misère ouvrière, fondèrent l'*Ere nouvelle*. L'abbé Maret était le plus hardi des deux. Si Ozanam apportait aux chrétiens démocrates un esprit et une mystique tournés vers l'avenir, l'abbé Maret, lui, plus précis et plus réaliste, songeait à fonder une Ecole sociale catholique. Finalement, le groupe de l'*Ere nouvelle* vivement critiqué du côté catholique, insuffisamment défendu par ceux qui le comprenaient mieux, se dispersa au bout d'un an. Avec lui disparut, pour un temps, l'une des formes plus résolument progressistes du catholicisme social. Les journées de juin 1848 jetèrent la panique dans les rangs des « amis de l'ordre ». Armand de Melun poursuivit bien ses admirables efforts, mais la « démocratie chrétienne » fut éliminée par la réaction d'allure conservatrice qui, sous l'Empire, pesa sur l'épiscopat, le clergé et les laïques catholiques. On a vu plus haut, à propos de « l'actualité de Tocqueville », comment ce dernier déplorait que les amis de l'ordre fussent les ennemis de la liberté, et les amis de la liberté les ennemis de l'ordre.

Même chez un Armand de Melun, si le courage et le dévouement sont admirables, la doctrine sociale est peu développée. La *Société d'Economie charitable* qui, sous sa direction, redevient très active, à partir de 1855, a toujours, comme son chef, selon la remarque de M. Duroselle, « pris les questions une à une et négligé toute vue synthétique ». Les catholiques sociaux, et parmi eux, dans la suite, Albert de Mun et La Tour du Pin, se laissent influencer par la doctrine que l'on peut appeler de « la contre-Révolution », patronnée par de Cosnac, Laurentie, Blanc de Saint-Bonnet, puis par Frédéric Le Play, Charles Perrin, Maurice Maignen, et en vertu de laquelle, dit M. Lecler, « la Révolution française doit être rejetée en bloc, sans nuances, comme la cause initiale de tous nos malheurs, de tous nos troubles sociaux. »

Il y eut cependant un bel essor d'œuvres sociales, sous le second Empire, mais sous la forme à peu près unique du « patronage » : patronages d'apprentis et des jeunes ouvriers, patronage du chef d'entreprise sur son personnel, patronage des œuvres ouvrières par les classes dirigeantes. Mau-

[1] Henri ROLLET, *L'action sociale des catholiques en France (1871-1901)*. Un vol. grd in-8, Paris, Boivin, 1948.

[2] J.-B. DUROSELLE, *Les débuts du catholicisme social en France (1822-1870)*. In-8, Paris, Presses universitaires de France, 1951.

[3] Nous avons déjà effleuré ces questions, à la suite du même P. Lecler, dans notre Causerie du 1er avril 1948 (p. 214-218).

rice Maignen, frère de St-Vincent-de-Paul, se distingue entre tous par son zèle. Il s'attache à l'éducation des jeunes travailleurs, rêve d'étendre son œuvre aux adultes, se rallie, l'un des premiers à l'idée de « corporation chrétienne », inspirée de l'Ancien Régime. Le premier groupement de ce genre est la *Corporation Saint-Eloi*, qu'il fonde en 1861.

Tout cela cependant est noyé dans le mouvement général de l'époque. Les catholiques-sociaux d'après 1870, auront l'impression de partir d'un commencement absolu.

De fait, après la funeste guerre, on assiste à un renouveau puissant du catholicisme social. La rencontre célèbre d'Albert de Mun et de René de la Tour du Pin, pendant leur captivité, à Aix-la-Chapelle, puis celle d'Albert de Mun avec un insurgé communard en mai 1871, donnent naissance à la vocation sociale de ces deux fervents catholiques. Maurice Maignen se fait leur formateur social. Dès la fin de décembre 1871, on prend la résolution de multiplier, dans tout le pays, sur le modèle du Cercle Montparnasse, fondé par Maignen, les « Cercles catholiques d'Ouvriers ». Albert de Mun met au service de l'entreprise une éloquence hors de pair. Les résultats dépassent très vite tout ce que les catholiques sociaux avaient réalisé jusque-là. En 1878, l'œuvre comptait 322 comités et groupait 45.000 personnes, dont 35.000 ouvriers. La Tour du Pin, le philosophe du mouvement, fonde un Conseil des Etudes.

Et pourtant, ce mouvement si généreux, si bien parti allait tourner court. Il n'aurait pas plus d'un quart de siècle d'essor véritable. Pourquoi ce déclin ? M. J. Lecler s'en explique ainsi :

> « C'est que, malgré son élan initial, elle (l'Œuvre) restait à l'excès tributaire du passé. Son idéologie, ses méthodes, elle les demandait aux catholiques sociaux du temps de l'Empire. Elle avait repris leurs formules L'Œuvre des Cercles, disait de Mun, « c'est la contre-Révolution ». Elle avait gardé le type « patronage », qui maintenait l'ouvrier sous une tutelle encombrante. Elle avait repris l'idée de Maignen sur le retour aux corporations, sans observer assez que le mot lui-même heurtait l'esprit moderne et rappelait trop la France monarchique. »

En revanche, il est certain que l'action des catholiques sociaux a réussi à rappeler beaucoup de chefs d'entreprise au sentiment de leurs devoirs sociaux, tout en les confirmant à l'excès dans leur attitude « paternaliste ».

Il fallait donc une action nouvelle « plus hardie et plus moderne », selon les expressions de M. Rollet. Parmi les initiateurs de cette action, il faut compter Léon Harmel, le célèbre patron de la filature du Val-des-Bois, en Champagne. Tout en se ralliant à l'Œuvre des Cercles, dès 1873, et en restant l'ami de ses fondateurs, A. de Mun et La Tour du Pin, il s'applique à des réalisations nouvelles. Parti du « paternalisme », il profite de son expérience des milieux ouvriers, il comprend les aspirations ouvrières, il devient donc de plus en plus favorable à « l'autonomie ouvrière », qu'il s'agisse de formation sociale, d'associations professionnelles, ou de simples cercles d'études. Léon Harmel s'était aperçu que beaucoup plus qu'une action des « classes dirigeantes » sur les ouvriers, il convenait de faire appel à « l'action de l'ouvrier sur l'ouvrier ». Et dans sa propre usine, il crée un « Conseil d'usine », pour assurer une réelle coopération du personnel avec la direction générale de l'usine. De ce chef, il perd le contact avec les autres directeurs d'usines catholiques, notamment avec les patrons du Nord, qui, en dépit de très belles organisations sociales, restent attachés à leur propre domination, dans un paternalisme sincère mais trop souvent inefficace.

Léon Harmel comprend la nécessité, à côté du syndicat *mixte*, c'est-à-dire groupant ouvriers et patrons, du syndicat ouvrier *indépendant*. C'est par là qu'il se sépare définitivement du mouvement des Cercles ouvriers, pour instaurer celui de la « démocratie chrétienne ».

Cette évolution fut, en outre, favorisée par la publication des retentissantes Encycliques sociales. *Rerum novarum* date de 1891 ; ce fut un très grand événement. La doctrine sociale de l'Eglise y était exposée avec une fermeté et une autorité qui remplirent d'admiration non seulement les chrétiens, mais beaucoup de non-catholiques. Moins d'un an plus tard, paraissait l'Encyclique sur le ralliement. La Tour du Pin se déroba ; A. de Mun se soumit courageusement, mais la mort dans l'âme. Harmel entra en plein dans la double pensée du pape, sociale et politique. Le mouvement qui devait aboutir au M.R.P. partit de là. Avec la « démocratie chrétienne », qui en des pays comme l'Italie, s'est révélée, même aux récentes élections, seule capable de lutter contre le communisme athée et matérialiste, revivait le mouvement jadis illustré par Ozanam, et dont la réaction de 1850 avait brisé l'essor.

La « démocratie chrétienne » fut très active de 1893 à 1901. Les « abbés démocrates » faisaient pourtant figure de novateurs audacieux : l'abbé Naudet, l'abbé Garnier, l'abbé Six, l'abbé Lemire. Il serait toutefois peu juste de rapporter à ce mouvement tout ce qui s'est fait, depuis lors, dans le domaine social. L'influence d'Albert de Mun resta immense. On vit naître toute une pléiade d'œuvres sociales, secrétariats sociaux, avec Marius Gonin (1892), secrétariats du peuple, jardins ouvriers, caisses rurales, crédit populaire, syndicat des Employés du commerce et de l'industrie, d'où sortira, en 1919, la C.F.T.C. L'Association catholique de la jeunesse française date de 1886, et elle est en plein essor, lors du célèbre Congrès de Besançon, en 1898. Le mouvement du *Sillon* s'ébauche en 1894, et s'il s'égare et se voit condamner en 1910, il rentre volontairement dans la voie droite.

En résumé, l'histoire du catholicisme social au XIXe siècle représente, à vol d'oiseau, une longue série d'expériences, de tâtonnements, de générosités à la recherche d'un utile emploi. Nous avons salué au passage de très beaux noms : Ozanam, de Melun, Maurice Maignen, Albert de Mun, La Tour du Pin, Léon Harmel, Marc Sangnier, etc. Pléiade qui fait à l'Eglise, dans son œuvre sociale, le plus grand honneur, et au dessus de laquelle il faut placer très haut, la grande figure de Léon XIII. On annonce la préparation d'une biographie d'Albert de Mun, elle sera la bienvenue.

XI

Nous aurons un bel exemple du type scientifique des thèses de Lettres d'aujourd'hui, en parlant de

celles que soutint, le 4 avril dernier, M. l'abbé Molager, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université catholique de Lyon.

La soutenance se déroula, durant cinq heures, à l'Université de Lyon. Le jury, présidé par M. le Doyen Dugas, était composé, en outre, de MM. Yon, rapporteur, professeur de latin à Lyon, Ernout, membre de l'Institut, professeur au Collège de France et auteur d'un *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Minard, professeur à l'Université de Lyon.

La thèse principale avait pour titre : *Histoire des verbes signifiant* « parler » *et* « dire» *en latin.*

La préparation d'une thèse de ce genre avait demandé à son auteur dix ans de travail. Il avait dû dépouiller intégralement tout ce qui nous reste d'Ennius, d'Accius, de Pacuvius, ces ancêtres du latin écrit, puis tous les écrivains de l'époque républicaine, Plaute, Térence, Caton, Varron, — Lucrèce et Catulle pour les poètes, — les historiens Cornelius Nepos, César, Salluste, — surtout les ouvrages de Cicéron, le représentant par excellence de l'âge d'or de langue latine, donc tous ses discours, ses traités de philosophie et de rhétorique, ses lettres à Atticus et à ses « familiers ».

Pour l'époque impériale, le dépouillement avait été complet encore — et le jury s'est plu à le reconnaître — pour les très grands maîtres : Virgile, Horace, Tibulle, Properce, Lucain, Perse, Martial, Juvénal, et pour l'historien Tacite, que nous retrouverons en parlant de la petite thèse. En outre, d'importants sondages pour Tite-Live, Quintilien, Sénèque, Suétone ; un peu moins étendus pour Apulée, Aulu-Gelle, Phèdre, Ovide, Silius Italicus, etc.

M. Molager n'avait pas non plus négligé les auteurs chrétiens : Tertullien, S. Cyprien, Arnobe, Lactance, Ausone, S. Hilaire, S. Ambroise, S. Jérôme, S. Augustin, Prudence.

Les membres du jury d'examen ont été unanimes à louer la valeur de la documentation de cette thèse, la précision des textes cités et des conclusions qui en sont tirées. Il était toutefois inévitable que certaines interprétations d'exemples fussent sujettes à discussion. On a signalé aussi que les citations n'avaient pas toujours été faites selon les éditions les plus critiques ou les plus récentes... En somme, les critiques furent dirigées vers de simples détails : fautes de frappe, dans la dactylographie des thèses ; numérotation des parties, sections, articles, chapitres et paragraphes de l'ouvrage ; index des mots étudiés (au nombre d'environ 500) encore incomplet.

C'étaient là évidemment des vétilles.

Nous ne pouvons donner ici, en raison du caractère trop spécial du sujet, un aperçu un peu large de la thèse elle-même. Les deux mots principaux signifiant « parler » et « dire » en latin, furent, de bout en bout, au sein de la latinité, les verbes *loquor* et *dico*. *Loquor* élimine *fari*, dans le langage courant, dès le début de l'ère républicaine. M. Molager a étudié l'histoire de ce mot, les différentes nuances de sens qu'il a revêtues, au cours des siècles. Il signale que *loquor* a passé jusque dans les langues romanes, pour être supplanté ensuite par le mot *parabolare* dont nous avons fait *parler*.

Après le verbe *loquor*, l'auteur s'attaque au mot d'un usage si constant et si ordinaire : *dico*, l'un des mots les plus usités de la langue latine. Et il l'étudie avec minutie, depuis ses origines et dans toutes ses applications. Il signale aussi des empiètements réciproques et secondaires entre *loquor* et *dico* ; mais il n'a garde d'oublier les autres mots utilisés, dans le sens de parler ou de dire, tels que *fari, inquam, aio, nego, autumo*. Il fait une place aux termes *intensifs* comme *loquitor, dicto, dictito, dicare, prædicare* et aux locutions formant périphrase.

M. Molager a enfin tiré de nombreuses et intéressantes conclusions des innombrables exemples étudiés chemin faisant. Il a reconnu dans l'usage de tous ces mots, l'esprit positif, l'esprit religieux l'esprit conservateur des Romains, et il a poussé ainsi son étude si délicate jusqu'à des observations d'ordre nettement philosophique.

Nous parlerons plus rapidement et plus sommairement encore de la thèse complémentaire. Le sujet en était : *Les procédés de qualification dans le style de Tacite.*

Pour qualifier le nom, Tacite emploie des adjectifs, des substantifs au génitif, des locutions circonstantielles, des participes et des propositions relatives. Il a une prédilection pour les adjectifs négatifs commençant par *in.* On n'en compte pas moins de 110 dans son œuvre, auxquels il faut ajouter 63 adjectifs participes. Certains sont d'un emploi très fréquent. C'est ainsi que *ignarus* figure 82 fois, *immensus* 42, *ignavus* 37. Et il y a, sous ce rapport, progrès continu, dans la chronologie des œuvres de Tacite, ce qui indique la marche vers un *procédé de style*. Presque absents dans les premiers ouvrages, ils sont plus nombreux dans les *Histoires*, mais n'abondent vraiment que dans les *Annales*. Plusieurs ne se rencontrent que chez cet auteur.

Tacite étend l'usage de la négation *haud* avec un adjectif, en dehors de la litote. Pour marquer les degrés de comparaison, il crée ou emprunte à la langue de la poésie des comparatifs ou des superlatifs rares. Il fait aussi appel volontiers à des *intensifs* formés à l'aide des préfixes *per*, comme *peramœnus, perseverus*, ou *præ* tels que *præcalidus*, ou *prægracilis*, mots qui n'existent pas avant lui. Par contre, il évite *permagnus*, qui est cicéronien.

Après de nombreuses remarques de ce genre, M. Molager tire les conclusions suivantes : 1° Tacite a visé à se faire un style concret et pittoresque ; — 2° il en résulte, dans son œuvre, cet élément de surprise, d'inattendu, de dissymétrique que l'écrivain poursuit sans répit ; — 3° on sent que Tacite veut faire saillir le moindre relief de la pensée et multiplier les oppositions, en vertu de cette loi de psychologie, qu'il pressent sans la définir, que nous ne sentons bien que les contrastes ; — 4° les allitérations et les assonances dans les groupes qualificatifs nous confirment dans son goût pour tout ce qui est rare. C'est ainsi que le *F*, peu courant à l'initiale des mots latins, lui fournit, à lui, les allitérations les plus fréquentes, alors que les lettres *S* et *T*, beaucoup plus usuelles, ne lui en fournissent à peu près pas ; — 5° l'effort vers la concision semble enfin, là encore, l'une des caractéristiques essentielles du style de Tacite.

Il n'est pas étonnant qu'à la suite de deux thèses aussi remarquables — non encore imprimées, hélas ! — le candidat ait été déclaré docteur avec la mention *très honorable*. Nous rendrons compte de la publication de ces thèses, lorsqu'elle se produira.

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

L. COLIN, C. SS. R. — 1. **Culte de la Règle**, 312 p. ; 7e édit. — 2. **Culte des vœux**, 442 p. ; 3e édit. — 3. **Jésus notre modèle**, 360 p. ; 3e édit. — 4. **Caritas**, 370 p. ; 2e édit. — 5. **Aux sources de la charité**, 328 p. ; 2e édit. — 6. **La Vie intérieure**, 428 p. ; 2e édit. — 7. **Aimons nos frères**, 394 p. — 7 volumes in-8 ; 390 f. chaque (franco 440 f.). — Paris, Editions Saint-Paul.

Ces sept volumes ont paru de 1939 à 1950. Les six premiers ont connu un tirage qui s'échelonne de 50.000 pour le plus ancien à 12.000 pour le plus récent ; le 7e a été publié en 1950. Un tel succès, pour des ouvrages de cette nature, retient l'attention et demande une explication.

La faveur du public est due à diverses causes.

D'abord cette œuvre est doctrinale. Aujourd'hui, on fait peu de cas de l'éloquence romantique ou des objurgations classiques. Le public veut des choses, du solide. Il les trouve ici. Le P. Colin appuie son enseignement sur la Bible, principalement le N. T., sur la tradition des Pères, des théologiens, des auteurs spirituels. Il veut avant tout donner des idées claires, des convictions solides, basées sur la foi.

C'est ensuite une œuvre pratique. En ce sens d'abord qu'elle est fondée sur une théologie morale bien assimilée ; en ce sens aussi qu'elle descend dans le détail des défauts, des vertus, des pratiques de piété, des résolutions à prendre ; mais cela sans raideur, en invitant les âmes à garder leur liberté dans le choix des moyens par lesquels, en tenant compte de leur caractère, de leurs devoirs d'état, des circonstances où elles vivent, elles sont appelées à réaliser la perfection suivant leur vocation propre.

C'est de plus une œuvre basée sur l'expérience. Ce caractère ne tient pas seulement à ce que ces volumes ont été prêchés, et souvent plusieurs fois, avant d'être publiés, mais surtout à ce que l'auteur a dirigé des âmes qui voulaient mettre en pratique ses conseils, et qu'il tient compte de leurs difficultés, de leurs échecs même, autant que de leurs progrès : de là une foule d'avis qui ne sont pas livresques, mais vécus.

C'est enfin une œuvre intéressante. Les citations, les traits pris à la vie des saints ou à l'histoire, facilitent l'attention ou gravent la leçon dans la mémoire.

Tout cela dénote un vrai disciple de saint Alphonse, souvent cité dans ces pages dominées par sa piété et pénétrées de sa doctrine. La confiance filiale et tendre envers Marie dénote la même influence, et bien des traits d'histoire ou des citations d'auteurs ont été puisés à ce trésor de famille pour être reproduits ici.

A notre avis, ces livres ont une double utilisation. Les 1er et 2e volumes posent les bases pratiques de la vie religieuse et les 3e et 6e les fondements de toute vie intérieure : ils sont tout indiqués pour la formation des novices. Le 4e et le 5e traitent de la charité envers Dieu : on pourra les prendre, avec le 3e et le 6e, comme thèmes de méditation. L'ensemble des 7 volumes pourra alimenter la lecture spirituelle, et c'est ainsi sans doute que les religieux profès aimeront à les utiliser ou à les relire.

Ils les prendront aussi avec eux pour une retraite personnelle et isolée, faite sans prédicateur. Chacun des volumes suffit à fournir la matière d'une retraite de ce genre, qu'il s'agisse de religieuses ou de religieux, prêtres ou non. Les prêtres séculiers pourront aussi s'en servir dans le même but. Car une bonne retraite est celle qui ramène aux grandes vérités qui sont les sources de la vie intérieure, plutôt que celle ou l'on catalogue de petites recettes en vue d'une activité extérieure fût-elle bonne. Et nous pensons que les prêtres qui auront vécu pendant quelques jours avec ces livres comme compagnons de retraite, les reprendront, eux aussi (sauf peut-être les deux premiers), comme objet de leur lecture spirituelle et comme soutien de leur oraison. Enfin il va sans dire que les aumôniers de religieux et de religieuses pourront s'inspirer de ces ouvrages pour leur ministère si délicat.

Germain LESAGE, O. M. I. — **L'Evêque errant Mgr Charlebois.** Thèse de doctorat en littérature. — In-8 de 220 p., 15 illustrations hors-texte, 1 doll. 50. — Editions de l'Université d'Ottawa.

L'auteur nous apprend sommairement, au début du livre, que Mgr Ovide Charlebois, « l'évêque errant », naquit à Oka (province de Québec) le 17 février 1862, entra chez les Oblats de Marie-Immaculée, devint missionnaire dans le district de Cumberland qu'il évangélisa de 1887 à 1903, dirigea l'école industrielle de Duck-Lake de 1903 à 1910 et fut nommé en 1910 vicaire apostolique du Keewatin, où il mourut en 1933. Mais son dessein a été moins de dresser un bilan complet de l'activité de son héros que de décrire sa physionomie morale et son genre de vie. Le cadre n'apparaît que dans ses grandes lignes. Ce sont des tableaux plus qu'une histoire à épisodes ; les lettres et souvenirs personnels fournissent la plus grande partie de leurs éléments.

Cœur sensible, le missionnaire souffre de l'isolement. Il vit au milieu de peuplades misérables, aux mœurs primitives ; le contact avec ces grands enfants lui cause de perpétuels froissements. Le rude climat du nord-ouest canadien, les longs trajets en barque ou en traîneau l'épuisent ; cent fois il risque la mort dans les tempêtes de neige ou les tourbillons des fleuves. L'inconfort équivaut à un véritable supplice. Rien ne le rebute cependant puisqu'il s'agit du salut des âmes. Religieux exemplaire, il demeure fidèle à ses exercices de piété, même au milieu des plus grandes fatigues.

Lorsqu'il commença son ministère, l'un de ses confrères l'avertit que tous là-bas, bon gré mal gré, deviennent plus ou moins sauvages. S'il faisait exception à la règle, il serait « la merveille du Nord ». Le lecteur constatera quelle heureuse exception constitue effectivement Mgr Charlebois et ne sera pas surpris de l'ouverture du procès diocésain destiné à établir la réputation de sainteté du vaillant missionnaire.

JOSSE ALZIN. — **Voici venir les jours du prêtre.** — In-12 de 290 p., 375 f. — Paris, Spes, 1951.

Le sous-titre annonce des « méditations sacerdotales modernes ». Dissipons l'équivoque du premier terme. Ce ne sont pas des « méditations » au sens usuel du mot, qui signifie « oraisons ». On compterait sur les dix doigts les passages où l'on s'adresse à Dieu. Du commencement à la fin de l'ouvrage, le monologue règne en maître et la majorité des titres et des phrases commence par « je ». Ce sont plutôt des sujets de réflexion sur soi, d'examen sur des dispositions intimes.